

taux auteurs se demandent. S'il ne serait pas rationnel de suralimenter les typhiques.

Cette lente et profonde modification dans la diététique, est l'aboutissant d'un principe nouveau, inverse de l'ancien : i. e. que l'apport doit suffire à la dépense, et qu'à dépense exagérée par l'activité fébrile, il faut surcroît d'apport proportionnel, sinon, au lieu de prendre son combustible dans ses aliments, le malade le soustrait à ses tissus et maigrit d'autant plus vite, que l'écart est plus prononcé entre la dépense et l'apport extérieur d'énergie calorique.

Ainsi des expériences nombreuses ont prouvé que la consommation quotidienne, chez un individu normal, au repos, varie entre 30 et 35 calories par kilogramme de poids, soit environ 2,100 à 2,450 calories pour un homme en santé de 70 kilogrammes, alors qu'elle peut atteindre 3,000 à 3,500 calories sous l'influence de la fièvre. Pour conserver son poids, l'homme sain doit puiser dans ses aliments une équivalence dynamique, et la privation, nuisible en santé, ne peut être bienfaisante en maladie, lorsque le besoin est accru. Aussi une émaciation rapide diminue vite la résistance des hyponourris, qui à détruire sans compensation leur source d'énergie, épuisent en peu de temps leurs réserves, et brûlent les étapes ou n'acquièrent que tardivement l'immunité qui leur permet d'entrer en convalescence.

Cette théorie rationnelle ne demande qu'à être mise en pratique. Bien entendu, dans le choix des aliments, il ne saurait être question de ceux qui sont fermentescibles, de digestion difficile, ou qui laissent de trop larges résidus, mais de ceux dont l'usage a montré l'innocuité. Parmi ces derniers, les hydrocarbonnés semblent le mieux rencontrer les desiderata (la lactose a été employée, associée au lait, aux doses de 400 à 600 grammes par jour), puissante source d'énergie, moins que les graisses et les albuminoïdes, ils exposent aux toxi-infections : ils possèdent en plus, sous le même volume, un plus grand nombre de calories. C'est donc à cette classe d'aliments, que théoriquement, il faut faire appel, dans la diététique du févreux. Il ne reste plus qu'à déterminer sous quelle forme, appétissante et agréable au goût, on doit les prescrire, c'est le but des recherches actuelles de Coleman et Schaffer.

Toute nouvelle méthode de thérapeutique a besoin de s'appuyer sur des statistiques : quelques-unes déjà parues, parlent en faveur de l'alimentation maxte. Buschew, sur 398 malades ainsi traités, a eu une mortalité de 8.6 p. c. ; Friedrich Müller, de Munich, sur 87 malades, en a perdu 13.6 p. c. Pour lui la suralimenta-

tion est le seul moyen de combattre les pernicioeux effets de l'autophagie. Enfin Nichols a réuni 1518 cas, avec une mortalité moyenne de 6.9 p. c. Ces heureux résultats obtenus avec des diètes généreuses, encore insuffisantes en calories, promettent pour bientôt de meilleures statistiques.

Enfin Coleman et Schaffer, au cours d'une communication récente à l'académie de médecine de New-York disent que si les recherches ne sont pas encore complétées, les résultats acquis justifient l'espérance prochaine, de pouvoir contrôler en partie l'émaciation, par l'emploi de diètes riches en calories. Et maintenant, continuent-ils, quel sera l'effet du régime, sur l'évolution de la fièvre : En l'absence d'expériences plus nombreuses, il semble logique de croire, qu'à relever le taux de la nutrition, on doit plutôt aider le malade, dans sa lutte contre l'infection, et partant aider la convalescence, ou prévenir les complications.

Cependant, il est bon d'ajouter, que l'alimentation doit être modérée ou suspendue, lorsqu'il y a des troubles prononcés de gastroentérite, ou des menaces d'hémorragie ou de perforation. Et, pour terminer, disons avec le Dr Manges, que la diète généreuse n'est pas toujours nécessaire, et qu'il vaut mieux s'en tenir au lait, chaque fois que le malade s'en trouve bien, et n'en éprouve pas de dégoût.

LUDOVIC VERNER, M.D.,

Assistant au service de Médecine de l'Hôtel-Dieu.

Nécrologie.

Le professeur Cornil

Après Brouardel, Terrier,—puis coup sur coup, Cornil ! La grande faucheuse a depuis quelques mois fortement éprouvé la Faculté de Paris,—sans toutefois réussir à toucher son prestige. " Le flot succède au flot ",—les professeurs s'en vont, les professeurs arrivent, et le talent des nouveaux venus, élèves des maîtres qui disparaissent, rayonne à son tour dans le monde scientifique.

Le Prof. Cornil était une " figure " dans le monde médical de Paris. Pionnier d'une science nouvelle, il eut l'incontestable mérite de faire connaître en France, avec le concours de Charcot et Gombault, l'anatomie pathologique microscopique. Préparé par les travaux